

Le Grenier de Babouchka

présente

À LA

LIGNE

MISE EN SCÈNE
JEAN-PHILIPPE DAGUERRE

AVEC GRÉGOIRE BOURBIER
& TONIO MATIAS

D'APRÈS L'ŒUVRE DE JOSEPH PONTIUS

ADAPTATION XAVIER BERLIOZ, FRÉDÉRIC WARINGUEZ & GRÉGOIRE BOURBIER

MUSIQUES TONIO MATIAS

LUMIÈRES MOÏSE HILL



Diffusion : Jean-Pierre Créance – Creadiffusion

jp.creance@creadiffusion.net 06 60 21 73 80

Le Grenier de Babouchka

D'après l'oeuvre de Joseph Ponthus

Adaptation Xavier Berlioz, Frédéric Waringuez et Grégoire Bourbier

Mise en scène Jean Philippe Daguerre

Avec Grégoire Bourbier et Tonio Matias

Musiques Tonio Matias

Lumières Moïse Hill

A partir de 12 ans

Tout public

LE PROPOS

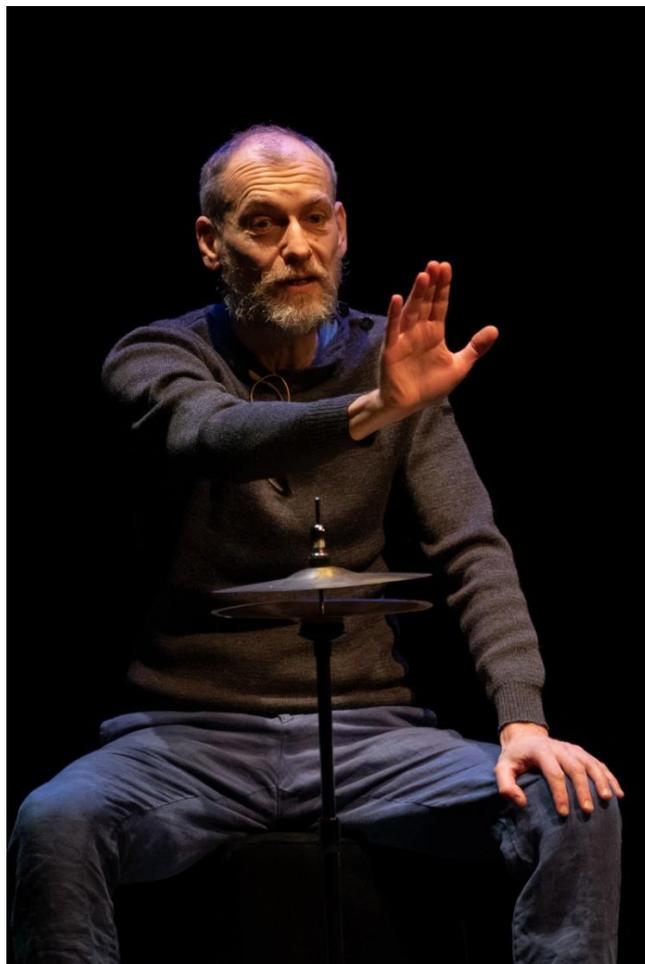
Les hasards de la vie et la nécessité ont conduit le narrateur de ce récit à travailler comme ouvrier à la ligne dans un abattoir.

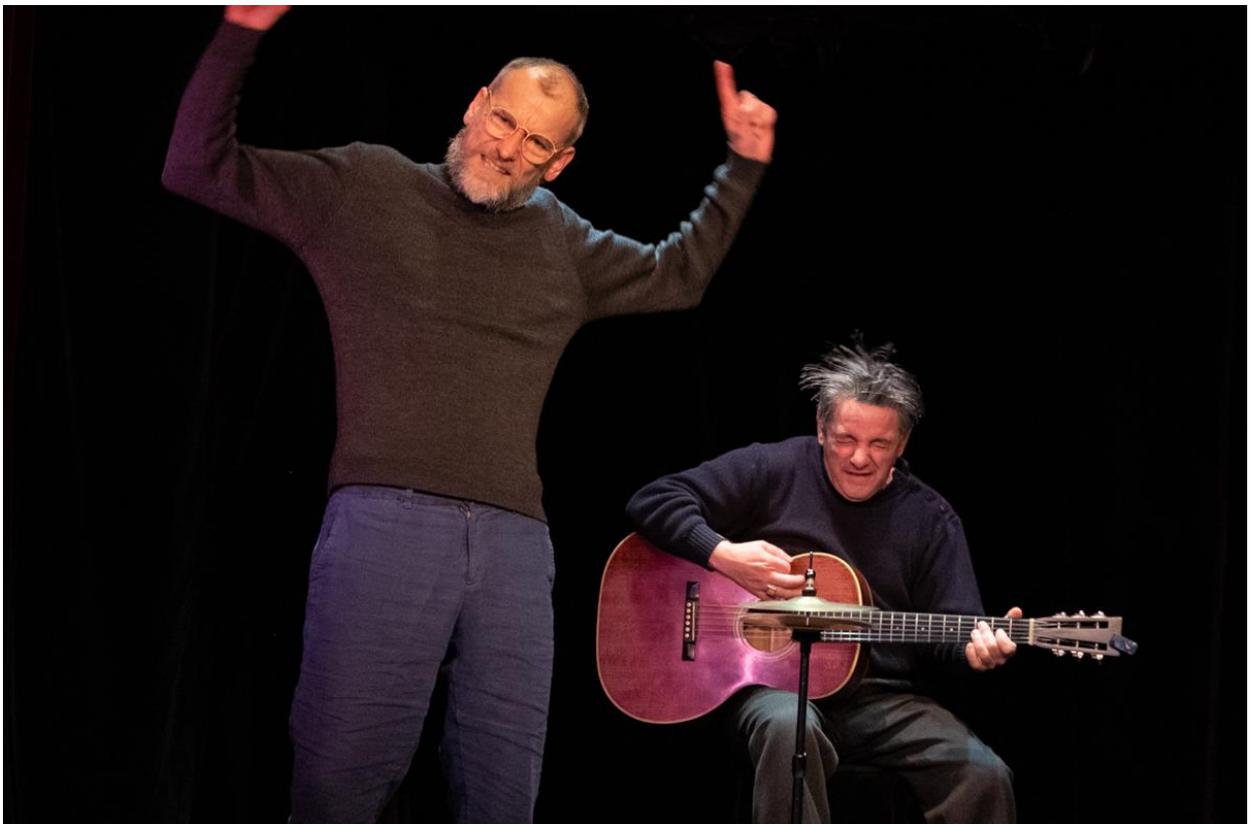
La richesse intérieure, la poésie et l'humour ne seront pas de trop pour supporter ce quotidien.

Quand un "khâgneux" éducateur spécialisé au chômage doit ramener le bifteck à la maison, pas le choix, c'est l'interim. Direction l'usine, l'abattoir.

Dans cet environnement déshumanisant, c'est justement l'humanité qu'il faut préserver.

Solidarité, richesse intérieure, rire, Apollinaire ou Michel Delpech sont les atouts du narrateur qui raconte la vie ouvrière comme au Moyen-âge on relatait les épopées guerrières.





PRESSE

Pianopancier

"Un seul en scène puissant et sensible"

C'est l'histoire vraie* de Joseph, ouvrier intérimaire.

Malgré des études de Lettres brillantes, Joseph se retrouve sur la ligne de production d'un abattoir breton. Un boulot inattendu ! Mais bon, « l'usine c'est pour les sous » .

Alors, va pour l'inattendu ! Suivons la ligne. Suivons Joseph !

Mais suivre Joseph dans son quotidien, c'est comprendre que la ligne, même implacablement droite, n'est pas le chemin le plus court entre l'homme et son accomplissement. Suivre Joseph, c'est entrer « en usine » comme d'autres entrent en religion. C'est croiser des collègues hauts en couleurs, des chefaillons bas de plafond, des odeurs putrides, des sons à vous crever les tympans. C'est s'exposer à la souffrance des corps, celle des hommes épuisés, celle de bêtes suppliciées. C'est se demander chaque jour pourquoi on le fait et chaque jour y retourner sinon, ça manque ! Suivre Joseph dans son quotidien, c'est écrire tout ça, cette expérience, cet épuisant foisonnement de vie et de mort mêlées ! Écrire pour témoigner, parce que c'est nécessaire, jusqu'à ce que la fatigue, l'inhumaine fatigue vienne à bout de cette nécessité. Parce que l'Usine, ça épuise tout. Tout, sauf la dignité, le partage, la solidarité... les rêves ! Tout sauf la joie. L'indicible, l'incompréhensible joie. La joie comme tuteur devant les vicissitudes de la vie ouvrière. La joie qui tient debout.

Au centre du plateau, le guitariste Tonio Matias accompagne et ponctue le récit de rythmes, de notes, de chants. Double musical de Joseph, frère de labeur. Compagnon précieux pour route sinueuse.

Autour de lui, sur tous les fronts, d'une humanité rayonnante et combative, Grégoire Bourbier incarne Joseph. Une performance puissante et digne, sensible et engagée. Il frappe fort et juste. Bravo ! La mise en scène de J-P Daguerre est au cordeau ! Millimétrée, précise, empathique.

De la cour au jardin

"Magistral, nécessaire et salutaire"

Je pousse donc je suis...

Je pousse des carcasses de barbaque dans un abattoir.

C'est ce qu'on lui a proposé, à ce travailleur social au chômage. Intérimaire sur-diplômé dans une gigantesque usine à viande.

Passer de Khâgne à carne...

Passer du sens au sang...

Ouvrier à la ligne, là où les bêtes entrent vivantes pour ressortir en quartiers de cent kilos à pousser du soir au matin, de l'atelier d'abattage aux camions frigorifiques, ce type raconte.

Et ce faisant nous plonge dans un lieu qui ferait passer la totalité des cercles de l'enfer de Dante pour un aimable salon de thé.

Tel est le sujet du livre de Joseph Ponthus, publié en 2019, qui décrit de manière à la fois sociologique, humoristique et finalement bouleversante ce monde totalement déshumanisé qui considère l'homme devenu esclave que ces bêtes qui vivent leurs derniers instants.

Grégoire Bourbier, Xavier Berlioz et Frédéric Waringuez ont eu l'excellente idée d'adapter ce roman, convaincus à juste titre de la dimension dramaturgique intrinsèque du propos de l'auteur.

Ce faisant, nous assistons à un merveilleux et passionnant spectacle, qui vous secoue au plus profond de vous-même, vous fait rire et surtout vous bouleverse.

Ce que va nous raconter Grégoire Bourbier, et comment il va nous le raconter m'a sidéré, époustoufflé, véritablement sonné !

En se mettant dans la peau de cet intérimaire, il nous brosse un tableau digne de Bosch, Goya, Munch ou Bacon réunis.

Je défie quiconque de ne pas recevoir un véritable coup de poing, un uppercut magistral à écouter et imaginer et même voir ce que le comédien nous dépeint.

C'est un monde totalement déshumanisé, apocalyptique au sens premier du terme, un lieu de mort qu'il nous décrit, avec une diabolique précision sociologique, en analysant précisément l'univers, les gestes répétitifs, mais également ceux qui bossent avec lui, les camarades, les casques rouges (je vous laisse découvrir) et ces salopards de commerciaux.

Nous allons nous aussi ressentir la fatigue, la douleur, la peine, la souffrance, les risques du métier...

Nous allons également être confrontés aux différents moyens que le personnage doit trouver pour supporter ce job aliénant, évoquant différents auteurs (c'est un littéraire...) et différents auteurs-compositeurs, avec quelques savoureuses goguettes...

Beaucoup d'humour ressort souvent de son propos. Cet humour qui permet également de tenir bon.

Jean-Philippe Daguerre a mis en scène ce spectacle.

Avec un parti-pris principal dont il est coutumier : mettre en avant l'importance du corps d'un comédien.

Son théâtre est fait de texte et d'âme, bien entendu, mais il accorde une énorme importance à la dimension corporelle. Un comédien sans corps n'est rien.

Ce corps qui ici va transcrire l'horreur et la souffrance.

C'est ainsi que Grégoire Bourbier ne va vraiment pas ménager sa peine.

Combien de calories perd-il chaque soir à arpenter le plateau, à nous montrer les gestes, les postures, les protocoles de ce boulot répugnant, à nous camper les autres personnages, à nous faire ressentir cet univers monstrueux ?

Ses ruptures, ses chutes, ses enchaînements, ses mouvements, sa gestuelle, ses déplacements, ses rires et ses hurlements, tout ceci est millimétré et d'une précision redoutable.

Comme rarement sur un plateau, une dimension organique, viscérale règne tout au long de cette heure.

On en vient à sentir dans la salle la merde et la pisse des bêtes terrorisées, l'odeur du sang plus ou moins frais, celle du lait caillé dans les pis de vache laissés de côté.

On en vient également à toucher du doigt la mort, bien entendu, omniprésente sans jamais avoir l'air d'y toucher.

Le retour à la vie qui finit par remporter le duel sera mis en avant par la bouleversante rencontre avec un autre animal, un certain Pok-Pok... Je vous laisse découvrir.

Grégoire Bourbier n'est pas seul.

Une autre épatante trouvaille dramaturgique est d'avoir fait appel à l'excellent guitariste-siffleur-chanteur Tonio Matis.

Le joueur de blouse (blanche) et le joueur de blues réunis pour l'occasion.

Dans une grande cohérence, le propos musical rejoint le propos général.

Le musicien passera avec une réelle virtuosité du blues au bluegrass, à la bossa-nova, ou encore aux chansons de divers auteurs-compositeurs français.

La tentation m'est grande de vous détailler par le menu la teneur de ces reprises, mais vous le savez, ici, on ne spoile pas !

Nous est proposée également au cours de cette heure de spectacle une profonde réflexion sur le volet social et le côté aliénant du travail. Vinaver n'est pas loin.

Les épouvantables conditions de travail, la grève que les intérimaires n'ont pas le droit de suivre (au mépris total du Code du travail), la dictature des cheffailons, les cadences bestiales, rien ne nous sera épargné, et c'est tant mieux.

A ce sujet, une citation d'une ouvrière déclenche dans un premier temps l'hilarité du public.

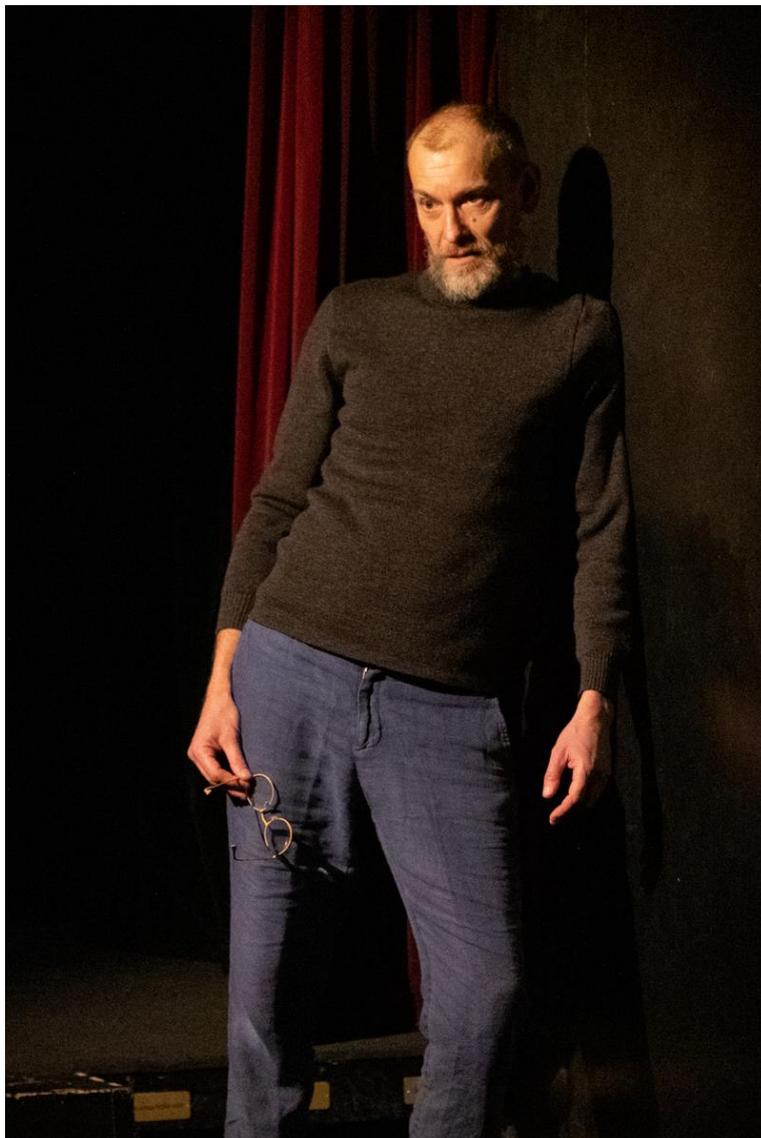
Un public qui se rend soudain compte à quel point la phrase dépeint féroce­ment un esclavagisme qui ne dit pas son nom. Et là, le silence revient brusquement dans la salle.

La voilà résumée, la terrible, passionnante et bouleversante force dramaturgique de ce spectacle !

Il faut aller voir coûte que coûte ce magistral spectacle, toutes affaires cessantes.

C'est un véritable coup de poing, à la fois nécessaire et salutaire, qui ne peut laisser personne indifférent.

Et sinon, votre entrecôte, saignante ou à point ?



Diffusion

CREADIFFUSION

Jean-Pierre Créance

Tél : 06 60 21 73 80

jp.creance@creadiffusion.net

www.creadiffusion.net



crēadiffusion